

Le voyage

Anna S. Kermen

Il voyagera léger cette fois. Pas comme autrefois. Pas comme lors de ces voyages éreintants pour le dos et les nerfs à soulever des valises qui pesaient du plomb et dont le contenu pouvait décider de la vie ou de la mort de tant d'autres que lui. Ce matin, Jean s'est habillé avec soin aussitôt le ciel devenu un peu plus clair, a posé l'enveloppe sur la table, s'est faufilé discrètement dehors aux aurores. La clandestinité lui a appris la discrétion. Ombre parmi les ombres. Une armée. Si beaucoup se sont évanouies avant le retour du jour, lui a continué sa route un bon moment, jusqu'à devenir ce vieux monsieur qu'il ne reconnaissait pas vraiment dans le miroir. Et dans cette vie qui durait un peu trop, sur sa longue route, les trains étaient partout.

C'est pour cela qu'il marche au petit matin vers la gare sans valise, lentement, sûrement, le poids des années pesant sur ses épaules voûtées. Il dénote dans ce flot de corps mécaniques et pressés s'avançant dans les rues encore sombres. Mais personne ne le remarque. Personne ne se souviendra l'avoir croisé.

À chaque pas le rapprochant de sa destination, les images de ses voyages passés refont surface dans sa mémoire pourtant fatiguée.

Comme le grand-père était cheminot, la famille prenait facilement le train et avec sa grand-mère il avait parcouru la France dès l'enfance. À une époque où certaines de ses voisines n'étaient quasiment jamais sorties du village, les grands trajets ne lui faisaient pas peur. Des Vosges en passant par Lourdes ou Cherbourg, ils en avaient vu du pays ensemble. Elle lui faisait réciter les noms des rivières et des préfectures tout en dépliant leurs serviettes à carreaux pour casser la croûte. Les pots de confiture et les œufs durs avaient toujours eu pour lui le goût de la géographie.

Plus tard, à 14 ans, quand il partit pour la première fois sans elle avec ses camarades pour un camp d'été, elle était restée sur le quai la larme à l'œil et la voix chantante : « Regardez-le le Jean, il est fier comme Artaban ! » Et quel souvenir, quelle grande affaire que ce voyage-là ! Des trains remplis de gens et de joie. « Vive la vie ! » entendait-on sur le quai du Tréport à l'arrivée du train des baigneurs, comme on l'appelait. C'était le cri de ralliement des années d'espérance. Mais l'Histoire voyageait avec eux : toute manifestation, défilé ou drapeau étaient proscrits pour éviter les confrontations politiques. L'époque voulait croire très fort à la lumière mais s'apprêtait à sombrer. Trois ou quatre années suffiraient à passer de l'autre côté. Écrasés les espoirs. Effacés les jours à la mer. Adieu les baigneurs. Lucien. Madeleine. Rose. La jeunesse et l'insouciance avaient été de courte durée pour Jean et ses camarades.

Ni culottes courtes ni sac à dos pour son voyage aujourd'hui. On

est jeudi mais Jean s'est habillé en dimanche : gilet, veste, chapeau, souliers cirés – tout ce qu'il détestait enfant. Il y repense en souriant tandis qu'il monte dans le train et cherche une place près d'une fenêtre. Le vieil homme s'assied en face d'une jeune femme casque sur les oreilles. Il esquisse un sourire mais elle le voit sans le voir. Le train ne part pas tout de suite. Jean regarde par la vitre. On pourrait croire qu'il regarde la personne qui l'a accompagné et est déjà redescendue sur le quai. On imagine que cette personne qu'on ne voit pas lui fait des petits signes. Jean se tient aussi droit que possible sur son siège. Hésitant, il se relève et demande au visage resté à l'extérieur : « Il faut quitter la veste ? » puis, ensuite, à la jeune femme à l'air absent assise en face de lui : « il ne va pas plus loin que Paris, le train ? » Le vieil homme va à Lyon. Une heure de trajet. Jean se souvient de Lyon. Il s'en souvient très bien, trop bien.

Il se souvient aussi des trains qu'il n'a pas pris. Parfois, c'était lui qui était resté sur le quai. Comme ce jour où, au lieu de courir rejoindre une silhouette aimée, il l'avait laissée s'éloigner, était resté sans bouger, l'air bête et les bras ballants, n'osant ni faire un pas ni se retourner. Il se souvient des amis qui sont partis et ne sont pas revenus. Certains corps sont revenus oui, mais les âmes.

Jean revoit le visage de Rose sur la plage du Tréport et l'imagine dans un de ces wagons scellés avançant inexorablement vers le pays de nulle part, ce lieu inconnu qu'ils appelaient entre eux

Pitchipoï. Une campagne perdue, bel et bien, puisque toutes les âmes s'y sont perdues et n'en sont pas revenues, même celles qui ont semblé le faire en apparence. Pour certains, le voyage s'était arrêté bien avant, dès Lyon. Pour d'autres, cela avait pris des années mais ils avaient fini par en mourir aussi, d'une façon ou d'une autre, à leur manière, en différé. Comme son cousin Émile qui conduisait des trains pendant la guerre et s'était jeté sur les voies près de la gare de Bobigny quelques années avant de prendre sa retraite.

On ne sait pas comment mais on continue. La vie continue en tous cas, avec ou sans nous. Jusqu'au jour où on ne peut plus, où le seul pas qu'on envisage encore est un pas vers l'abîme. Même si les mots ne sortaient pas, certaines images ne quittaient plus les têtes, jusqu'à occuper tout l'espace et ne plus laisser passer d'air. Pour certains, les mots étaient tout ce qui leur restait. Quelques mots griffonnés à la hâte sur des bouts de papier, avec les moyens du bord, et jetés sur les voies comme autant de minuscules bouteilles à la mer. Grâce à des cheminots, certains messages avaient atteint leurs destinataires. Toujours, leurs auteurs voulaient rassurer les familles et disaient avec des mots simples, des mots de tous les jours, toute la tendresse et tout l'espoir. Ils s'accrochaient à la vie et continueraient tant qu'ils le pourraient. Ce n'était souvent qu'une question d'heures, quelques jours tout au plus avant de partir en fumée mais comment alors l'imaginer.

Chers tous, nous partons vers une destination inconnue, le moral

est bon ne vous inquiétez pas trop pour nous et prenez bien soin de vous, de tante Ida, de Simone, de Paul, d'Odette. Nous nous retrouverons, bien affectueusement, votre Jeanne qui pense à vous.

Peut-être même qu'Émile avait ramassé l'un de ces petits papiers mais cela n'avait pas suffi. Son cousin avait toujours voulu conduire des trains. Ce qu'il aimait c'était faire avancer la machine, le goût du travail bien fait avant tout. Il fermait les yeux sur tout le reste, ne pensait pas aux personnes entassées dans les wagons, effrayées, affamées, assoiffées, déjà mortes peut-être. Son collègue Léon avait refusé, lui, de conduire ces gens vers la déportation, des internés comme on disait alors. *Je ne suis ni fou ni ivre*, avait-il déclaré à ses supérieurs, venus le sommer d'obtempérer. Il semblerait qu'aucun autre conducteur n'ait eu son courage.

S'il pouvait faire le récit de tous ces voyages, de tous ces destins à la jeune femme assise en face de lui, avec des mots précis, des mots choisis, l'écouterait-elle, lèverait-elle enfin la tête, le regarderait-elle vraiment ? Certaines histoires et certaines douleurs étaient enfouies en lui depuis trop de temps pour trouver un chemin sûr jusqu'à sa bouche. Et puis il s'agissait de faire profil bas s'il ne voulait pas être repris. Hors de question de refaire le chemin dans l'autre sens en ambulance. A l'heure qu'il est, je dois commencer à être recherché, pense-t-il en souriant tandis que le train avance maintenant à bonne allure. Il essaie

d'imaginer les titres des journaux le lendemain matin : *un résident fugueur de l'EHPAD retrouvé dans un train à Lyon*. L'idée n'est pas pour lui déplaire, lui qui sait ce qu'être recherché veut dire, qui a vécu ces temps où un simple regard, un seul geste pouvait vous condamner ou vous sauver, où la vie basculait en un instant. Il gardait toujours alors dans le creux de sa chevalière de quoi s'assurer de ne pas trahir, seule solution pour être certain de ne pas parler. Ne plus jamais parler, rejoindre ces milliers d'ombres disparues qui, toutes ensemble, sans se connaître souvent, sans le savoir et sans jamais la voir, avaient permis à la lumière de revenir tout au bout de ce long chemin.

Aujourd'hui encore, un regard ou un geste et tout change, si l'on se donne la peine de regarder vraiment. Il lève les yeux vers le haut de la vitre et lit ce message écrit en lettres blanches : LAISSEZ-VOUS RÊVER. Les trains avaient bien changé depuis son enfance. Personne n'aurait pensé alors qu'il fût nécessaire d'inciter les voyageurs à lever la tête et à rêver. Cela semblait une évidence à l'enfant qu'il était. Entendant le joyeux discours d'un bambin de cinq ou six ans qui s'invente des histoires à voix haute en regardant défiler le paysage, il se dit que certaines choses ne changent pas : « Il y a des capitaines dans les éoliennes papa, tu savais ? Ils dorment là-haut tu vois, ça tourne un peu mais ils ont l'habitude ». Le père, lui, préfère son écran de téléphone au paysage. Ce petit garçon rallume une tendre lueur dans le cœur de Jean. Les enfants de toutes les époques se ressemblent, même s'ils n'ont ni les mêmes chances ni la même enfance. Il repense

soudain au petit frère de Rose et imagine leurs derniers échanges dans le train, les histoires qu'elle avait sûrement inventées pour qu'il ait moins peur, lui serrant fort la main jusqu'au bout.

Bientôt, le train arrivera en gare. On voudra l'aider : *ne vous inquiétez pas, merci jeune homme, merci bien*. On pensera qu'il a besoin de quelque chose, de quelqu'un mais il n'a besoin de rien ni de personne, il est bien. Il dira qu'il est bien. Il sait où il va et pourquoi. Il voudrait leur dire : *ne vous inquiétez pas pour moi, j'en ai vu d'autres, des trains. Il y a bien longtemps*.

Le terminus c'est Lyon, comme pour ses camarades morts sous les coups de ce diable aux yeux d'acier dont personne n'avait pu oublier le regard et qui fut jugé dans cette même ville des décennies plus tard. Jean était allé au procès au nom de tous ceux qui avaient fini leur voyage à Lyon, comme lui aujourd'hui.

Certains voyageurs ne se souviendront pas avoir vu de vieil homme dans leur compartiment. D'autres diront oui qu'ils l'ont vu ce vieil homme élégant qui semblait parler à quelqu'un parfois, qu'il avait l'air d'aller bien, qu'on lui avait proposé de l'aider une fois arrivé à destination mais qu'il disait attendre un ami. Quelqu'un dira l'avoir vu sortir quelque chose de sa poche, une photo, une lettre, puis jouer avec la bague qu'il portait à la main droite.

On le retrouvera comme ça Jean, un sourire flottant sur son visage, accompagné de ses chers fantômes familiers, à l'endroit où il voulait finir son voyage.